
Roland Buti

**Le Milieu
de l'horizon**



ZOE

LE MILIEU DE L'HORIZON

DU MÊME AUTEUR
AUX ÉDITIONS ZOÉ

Les Âmes lestées, nouvelles, 1990

Un nuage sur l'œil, roman, 2004

(sélection Lettres frontière et prix Bibilomedia 2005)

Luce et Célié, roman, 2007

L'amour émiété, nouvelles, 2011

CHEZ D'AUTRES ÉDITEURS

*Le Refus de la modernité. La Ligue vaudoise:
une extrême droite et la Suisse (1919-1945)*, essai, Payot, 1996

ROLAND BUTI

LE MILIEU DE L'HORIZON

ZOE

*Les Éditions Zoé sont au bénéfice d'une convention de subventionnement
avec la Ville de Genève, Département de la culture.*

*Nous remercions également de leur soutien :
la Ville de Lausanne
et le Canton de Vaud.*

L'auteur remercie Caroline Butikofer.

Collaboratrice éditoriale: Nadine Tremblay

© Éditions Zoé, 11 rue des Moraines
CH-1227 Carouge-Genève, 2013
www.editionszoe.ch
Maquette de couverture : Silvia Francia
Illustration : © Vanessa Püntener/STRATES
ISBN 978-2-88182-894-2

À mes parents

« Nous estimons que [...] chaque jour de beau temps
qui s'écoule est un pas vers la catastrophe. »

*Un représentant de la Division fédérale de l'agriculture,
Gazette de Lausanne, 26 juin 1976.*

I

C'était au mois de juin de l'année 1976. C'était le début des grandes vacances de mes treize ans. C'était l'année de la sécheresse.

Des wagons-citernes acheminaient de l'eau puisée au fond des lacs vers les villages; sous un ciel aussi jaune que du papier maïs, les militaires avec leurs camions et leurs motopompes s'occupaient des arrosages de secours pour sauver les plantations qui pouvaient encore l'être. Les autorités avaient activé le plan ORCA.

Il ne pleuvait plus depuis des semaines; comme il n'avait pas neigé sur les montagnes durant l'hiver, les nappes phréatiques ne s'étaient pas remplies au printemps. Tout était sec en dessous, tout était sec en surface et notre campagne ressemblait à un vieux biscuit dur. Certains disaient que le soleil s'était soudain rapproché de la Terre; d'autres disaient que la Terre avait changé d'axe et que c'était elle qui, au contraire, était attirée par le soleil. Je pensais que cette chaleur particulière était causée par un astéroïde tombé non loin de chez nous, par un gros corps céleste constitué

d'un métal inconnu dégageant des vapeurs toxiques invisibles. Comment expliquer autrement que par des gaz lentement diffusés vers les maisons du village nous empoisonnant à notre insu la modification insidieuse du caractère de maman, sa transformation en une autre personne, la perte de la maîtrise de nos vies au cours de cet été, la fin du monde de mon enfance ?

Depuis quelques jours, Rudy me disait que l'herbe sentait mauvais. Quand je lui avais demandé pourquoi, il m'avait répondu triste et sérieux que c'était parce qu'elle souffrait. Rudy était exactement le genre d'individu capable d'imaginer une végétation qui manifesterait son inconfort par une transpiration malodorante. Dans l'air de notre arrière-cour parsemée de brins d'herbe malingres piétinés par le bétail, il planait une odeur de céleri et de soufre. Le vert terne du lierre agrippé au muret du jardin potager était devenu presque noir. Le soleil chauffait la pierre, froissait ses feuilles, en tordait les tiges ratatinées qui faisaient un dernier effort pour ne pas se détacher de leur branche et basculer dans le sol sablonneux. En m'approchant pour observer les crampons de la plante, pareils à de minuscules poings serrés par le désespoir, je devais bien admettre qu'elle puait.

J'aimais me tenir à l'abri des regards, assis à cet endroit entre l'écurie et le jardin, loin des travaux et de l'agitation. En levant les yeux pour voir au-delà du mur qui protégeait nos plantations de légumes, j'apercevais l'arrondi des champs derrière lesquels on devinait la courbure d'autres champs jusqu'à la limite de la forêt qui, très loin, projetait son ombre sur les montagnes violettes. Le hasard des creux et des bosses du paysage effaçait pylônes électriques, constructions,

routes ; seul au monde, j'y passais des heures entières à lire des magazines de bandes dessinées achetés à l'unique magasin du village, une épicerie qui faisait aussi un peu bazar. En plus des biens de première nécessité, on y trouvait beaucoup d'objets pour lesquels personne ne se sentait capable d'inventer un usage et qui, victimes de cette cruelle loi du marché, se couvraient lentement de poussière sur des rayonnages au ras du sol. J'avais beaucoup de respect pour M. Florin et pour sa femme parce que je pensais que tout ce qui était dans leur boutique leur appartenait, qu'ils pouvaient puiser selon leur bon plaisir dans les bocaux de bonbons, ouvrir une tablette de chocolat ou décapsuler une petite bouteille jaune de Sinalco sur un simple coup de tête. Lorsqu'ils me tendaient mon *Journal de Spirou* soigneusement enroulé, tenu par un élastique serré pour faciliter le transport, je leur étais très reconnaissant de consentir à me laisser la jouissance d'un bien aussi précieux.

Les bandes dessinées étaient «à suivre». Les aventures s'arrêtaient toujours en pleine action ; au-dessus du chevalier, jeune Romain, cow-boy, reporter, scout ou scientifique spécialiste des phénomènes paranormaux, une bulle énorme contenait un «Ah!», un «Oh!» ou le mot «Malédiction!» en caractères gras. Tous apercevaient un danger, un événement extraordinaire ou la solution à leurs problèmes dont seule la case suivante, publiée une semaine plus tard, révélerait la nature. Le mystère suspendait la course du temps comme si le héros demeurait bouche bée pendant plusieurs jours d'affilée sans pouvoir échapper à l'incertitude, à la peur panique ou à la curiosité.

Dans l'espoir que quelque chose d'incroyable m'arriverait, j'avais l'habitude de cesser de bouger pendant

de longs moments. Immobile sur l'étroit sentier qui monte dans la forêt derrière notre maison, immobile et dissimulé par les hautes herbes des prairies, immobile dans la cour devant l'écurie, j'attendais. Mais notre campagne n'était toujours que notre campagne : aucun mystérieux inconnu sorti d'une nacelle tombée du ciel à la suite d'un interminable voyage dans l'espace-temps ne se faufilait dans les bois ; aucune voiture de sport décapotable avec à son bord de ravissantes jeunes filles poursuivies par des gangsters patibulaires ne déboulait ; aucun groom sympathique accompagné d'un journaliste extravagant flanqué d'un animal exotique aux capacités extraordinaires n'apparaissait au détour du chemin ou à l'angle de notre ferme. Je finissais par apercevoir un écureuil qui tourniquait autour d'un tronc en me regardant, mais sans hélas manifester aucun don pour la parole ; je finissais par apercevoir papa me demandant du haut de son tracteur de venir l'aider ou Shérif, notre chien, traînant sa vieille carcasse jusqu'à mes pieds pour me réclamer une caresse.

Ce jour-là, je n'ai pas tout de suite remarqué Rudy qui voulait me montrer ce qu'il avait trouvé par terre. Rudy passait beaucoup de temps à travailler et beaucoup de temps à ne rien faire. Il employait ses journées à s'occuper des animaux, à changer leur litière, à nettoyer l'écurie, à nourrir les cochons, à réparer le poulailler et à exécuter toutes les petites tâches que papa lui confiait. Quand il était désœuvré, il consacrait toute son énergie à observer avec insistance ce qui l'entourait, essayant sans doute de mettre un peu d'ordre dans le flux intempestif de ses pensées ; on pouvait passer dix fois devant lui, anormalement statique, les yeux

grands ouverts, le frôler, le héler sans qu'il bronche. Ceux qui ne le connaissaient pas étaient saisis d'une peur panique lorsqu'ils devaient venir chez nous et qu'ils se trouvaient inopinément en présence de cet être au visage lunaire.

J'ai toujours vécu avec Rudy, arrivé à la maison avant ma naissance. Pour moi, il n'avait pas d'âge comme s'il n'avait jamais été enfant, comme s'il ne devait jamais décrépiter. Je ne pouvais m'empêcher de penser que la distance que sa peau rugueuse, épaisse, mettait entre lui et le monde participait à la forme de béatitude très particulière qui était la sienne.

C'était le fils demeuré d'un cousin éloigné du Seeland. Autour de ma huitième année, j'appris qu'il souffrait d'un type atténué du syndrome de Down. Le statut de Rudy dans notre famille était différent du mien et de celui de ma sœur. J'avais demandé à maman pourquoi il dormait dans une chambre à l'écart près de la porcherie, pourquoi, hormis certains dimanches à l'église, il ne venait jamais avec nous nulle part et pourquoi il ne pleurait jamais (il ne riait jamais non plus d'ailleurs). Elle m'avait expliqué qu'il possédait quelque part dans son corps quelque chose de plus que nous qui le faisait fonctionner un peu différemment des autres personnes. Cette réponse, et l'idée de la possibilité d'une distribution aléatoire des chromosomes à la naissance, m'a troublé pendant des années.

Apprenant que la famille de son cousin ne voulait pas garder cet enfant devenu un jeune homme très vigoureux, mais incapable de trouver une place d'apprentissage, et qu'elle essayait de confier à une institution, papa avait décidé d'aller le chercher dans la région d'Aarberg. Il se plairait à la maison où il pourrait

rendre beaucoup de services. Cela se fait, avait-il dit. Les benêts, simplets, crétins, dadais, débiles légers, moyens ou plus que moyens sont tous d'excellents garçons de ferme parce qu'ils vouent naturellement leur sollicitude aux animaux ainsi qu'aux végétaux, avait-il dit. Leur place n'est pas dans des hôpitaux où ils finissent vraiment fous. Depuis la nuit des temps, les paysans les ont gardés comme valets, avait-il encore dit autour de quelques verres d'alcool de prune qui avaient facilité une conclusion rapide de l'affaire.

J'étais donc en train de lire une histoire du détective Gil Jourdan lorsque je me suis retourné et que j'ai découvert Rudy planté devant moi, occupé à regarder ses mains jointes contre son ventre. Cette posture lui était familière. Il restait parfois longtemps à les scruter comme si celles-ci, capables de saisir et de manipuler les objets les plus menus et disposant d'une large palette d'autres actions possibles, ne faisaient pas tout à fait partie de sa personne, pour le reste plutôt raide et empâtée. Quand il s'est enfin aperçu que je le regardais, il s'est approché pour me montrer l'oiseau qu'il avait recueilli.

— C'est un pigeon blanc, a-t-il précisé.

J'ai posé mon livre par terre.

— On dirait plutôt une colombe. Une petite colombe.

— Colombe ?

— Oui. Une colombe.

Rudy n'avait jamais entendu ce mot ; il a souri, heureux d'avoir mis la main sur quelque chose d'aussi extraordinaire. On lui connaissait surtout la fréquentation assidue de nos poules leghorn dorées dont il avait la charge et pour le confort desquelles il déployait des trésors d'imagination. Le fait de pouvoir tenir au

creux de ses paumes un volatile qui, tout bien considéré, n'était pas si différent de ceux qui peuplaient son poulailler le troublait. Incroyablement mobile, la minuscule tête de l'oiseau tournait à 270°, une tête avec des yeux immenses et saillants, pareils à deux boutons sur une peluche. Notre image projetée aux quatre coins de son horizon visuel devait participer à sa terreur. Nous sommes restés un moment interdits. Rudy immobilisait les ailes de l'oiseau avec ses pouces.

— Son cœur bat fort.

— Ce n'est pas un animal de chez nous. Ce n'est pas un oiseau sauvage, ai-je dit.

— Ce n'est pas un oiseau sauvage.

Répéter ce qu'il venait d'entendre était un signe de stress, une manière pour Rudy d'essayer de s'approprier intimement une information et de se donner le temps de réfléchir. Mais le plus souvent, les mots sonnaient creux dans sa tête et il se retrouvait tout aussi démuni qu'au départ.

— On lâche parfois des colombes blanches pour les mariages. On les entasse dans une boîte, on soulève le couvercle et elles s'envolent toutes d'un coup.

— ... toutes d'un coup.

— Ça porte bonheur. Ou alors, c'est l'oiseau d'un magicien qui s'est échappé quand son tour a foiré...

— Un magicien, c'est ça... un magicien, a-t-il murmuré.

Rudy a fixé la colombe comme si le fait d'avoir côtoyé un prestidigitateur avait pu lui donner des pouvoirs surnaturels. Il a un peu ouvert les mains, puis il a levé les bras rapidement pour la propulser dans le ciel. Elle aurait dû s'élever vers la lumière, se fondre dans la masse chaude qui pesait sur nos têtes dans un chuintement soyeux de rémiges. Elle a correctement

déployé ses ailes, les a correctement secouées, mais sans prendre aucune altitude. Après quelques soubresauts qui l'ont à peine soulevée, elle est tombée comme un caillou dans l'herbe jaune.

— Arrête Rudy! Tu vas la blesser!

En la ramassant, puis en l'époussetant, j'ai senti sous mes doigts la mécanique de son cœur devenue folle, sa chair palpitante entièrement colonisée par cet organe qui pompe, pompe et pompe encore le sang. Il doit être particulièrement terrorisant pour un oiseau habitué à voler de ne plus pouvoir le faire sans raison apparente. Comment aurait-il pu comprendre que sans plumes sur la queue il n'arriverait au mieux qu'à un piteux rase-mottes? Son croupion dégarni pendait de manière un peu obscène, rose avec plein de trous minuscules.

— Pas étonnant! Regarde, Rudy, ai-je dit en lui présentant la colombe par l'arrière-train, elle a dû se faire attraper par un chat!

— ... un chat! a répété Rudy, l'air soucieux, les sourcils réunis au milieu de son front par une grimace de concentration.

Il a fait un rapide mais inutile inventaire des félins de sa connaissance pour découvrir le présumé coupable.

L'oiseau s'est lentement apaisé à mon contact. Cette colombe était apprivoisée. Elle s'est dressée sur ses pattes dans la paume de ma main; en abaissant cette main d'un petit coup sec, je l'ai fait passer sur l'autre. J'ai répété plusieurs fois la gymnastique. Elle était adroite; elle devait avoir l'habitude de se faufiler dans un conduit hors d'une minuscule cage pour entrer à l'intérieur d'un grand chapeau avant d'en sortir au moment opportun et de se percher sur le doigt d'un magicien au milieu des applaudissements.

Je l'ai laissée grimper sur mon épaule, position un peu dominante qui a semblé lui convenir.

— Je vais la garder.

Rudy a acquiescé en rapprochant et en allongeant ses lèvres toujours un peu trop humides. Cette moue familière signifiait à peu près : « Tout est dit. Passons à autre chose. » Il a tourné les talons et s'est dirigé vers l'écurie d'un pas volontaire, le haut du corps entièrement projeté vers l'avant. L'histoire de cet oiseau était pour lui une affaire classée. Son attention a été attirée par l'arrivée tonitruante dans la cour d'une femme avec une grosse valise à la main.

Assis sous le grand orme, Shérif a soudain enroulé sa queue en anneau et l'a plaquée contre sa croupe pour courir en aboyant comme il le faisait toujours devant nous lorsqu'un être vivant franchissait un périmètre très précis connu de lui seul. Notre chien s'appelait Shérif parce que son rôle était de défendre la ferme et ses dépendances contre les intrus, rôle qu'il jouait à la perfection quand nous nous trouvions à proximité pour le voir travailler. En revanche, quand nous n'étions pas là pour admirer son savoir-faire, il ne consentait aucun effort et n'importe qui pouvait entrer et sortir de chez nous sans être inquiété. Afin d'officialiser son statut, nous avions tout de même attaché à son collier une étoile de marshall à cinq branches terminées par de petites boules rondes. C'était un bouvier appenzellois, dont le blanc gagnait progressivement sur le noir et sur le havane ; sans doute allait-il achever son existence de vieux chien avec une robe décolorée et monochrome.

Manifestement peu habituée à l'accueil réservé aux inconnus dans les fermes, l'étrangère est demeurée immobile, les bras au corps. Lorsque Rudy s'est

approché, Shérif a aussitôt cessé son manège et a quémandé une récompense ayant valeur de quittance, obtenue sous forme d'une rude caresse sur le sommet du crâne, avant de regagner son coin d'ombre, dégagé de toutes obligations.

— Bon... Bonjour ! Je voulais parler avec madame. Je suis...

Depuis mon discret poste d'observation, j'ai compris que la jeune femme venait de comprendre qu'elle avait affaire à un simple d'esprit. Il faut dire que Rudy la regardait droit dans les yeux avec une insistance gênante, la lèvre inférieure inondée de salive. Elle a souri avant de s'exprimer plus doucement, plus lentement en décomposant chaque mot en syllabes distinctes comme si elle se trouvait devant un petit enfant pour lequel la conversation constituait une occasion d'exercer l'orthographe.

— Mon nom est Su-zy. Est-ce que ma-da-me est là ? Je veux lui par-ler.

Sans la quitter des yeux, Rudy a enlevé sa casquette, a soigneusement rabattu ses cheveux collés de transpiration sur le côté, puis s'est incliné.

— Je... a balbutié la femme de plus en plus mal à l'aise.

— Je m'appelle Rudy.

— Bien. Bien. Moi, c'est Su-sy.

— Bonjour, Suzy.

— Bon-jour, Ru-dy.

La jeune femme a jeté un coup d'œil à droite et à gauche dans l'espoir de trouver une âme sensée, mais sans me voir. Les présentations étaient faites. Elle souriait sans oser bouger ; pour Rudy, cette immobilité était l'effet de son charme qui opérait et que seule une formule magique aurait pu rompre.

Chaque femme qu'il avait l'occasion de croiser, jeune ou vieille, belle ou laide, était celle qui depuis si longtemps lui était destinée, mais qu'un malheureux concours de circonstances avait jusque-là tenue loin de lui. Il me parlait souvent de son mariage, les yeux humides de bonheur. On lui disait pour le rassurer qu'il devait patienter, que cela allait finir par arriver et qu'il y aurait un jour une madame Rudy. En attendant, il faisait la cour à toutes les habitantes du village ; elles le saluaient très poliment lorsqu'elles tombaient sur lui et ne manquaient jamais de lui demander des nouvelles de sa santé ou de son travail. Cette sollicitude mielleuse le persuadait de ses chances avec l'autre sexe.

Il a avancé le bras, a attrapé la main libre de la femme tétanisée par une familiarité si soudaine.

— Je m'appelle Rudy.

— C'est... c'est bien ! Voi-là, Ru-dy. Je vais par-tir maintenant.

Il s'est approché d'elle pour obtenir un contact physique plus consistant. La jeune femme a eu un mouvement de recul et, sans la main de Rudy très fermement accrochée à la sienne, elle se serait sans doute enfuie à toutes jambes.

— Rudy ! Laisse-la tranquille ! a hurlé maman depuis le pas de la porte.

— Excusez-le. Il n'est pas méchant. C'est un bon garçon.

Puis, s'adressant à Rudy :

— Sois sage ! Lâche madame !

Il s'est exécuté sans quitter sa conquête des yeux.

— Il ne peut pas s'empêcher de toucher les gens sans raison. C'est sa manière d'être.

— Oui. Bien sûr.

— Excusez-le.

— Je voyage de village en village. Je vends des récipients en plastique qui peuvent se fermer hermétiquement. Pour conserver les aliments. De toutes tailles. C'est nouveau. Ça vient d'Amérique. Est-ce que...

— Entrez. Nous serons mieux à l'intérieur. Il y fait plus frais.

— Merci.

— Passez devant.

Maman a murmuré quelque chose à l'oreille de Rudy qui a consciencieusement replacé sa casquette sur son crâne. Il les a regardées s'éloigner d'un air entendu. Je savais ce que maman lui avait dit pour la centième fois : qu'il devait être patient, qu'il allait trouver un jour l'âme sœur, mais que s'il voulait que cela arrive, il devait rester distingué et garder ses distances avec les femmes.

Dans la nuit, je suis sorti pour échapper à la chaleur étouffante de ma chambre. J'ai embarqué ma colombe, installée sur un perchoir de fortune, un vieux portemanteau perroquet récupéré au fond d'une remise. Elle l'a adopté sans délai, se tenant tantôt sur l'un ou l'autre de ses six crochets. Sa cervelle ne contenant qu'un minimum d'informations, elle fonctionnait avec efficacité à l'instar de toutes les autres mécaniques simples de la nature.

La chaleur accumulée durant la journée montait maintenant librement vers le ciel. Un vent tiède, pailleté de particules brûlantes, descendait des montagnes, semblable à l'haleine d'une grosse bête tapie dans l'ombre. Loin dans l'espace, les étoiles n'offraient aucun réconfort. On aurait dit de minuscules incendies.

Le vantail d'une fenêtre du rez-de-chaussée a claqué. Sur mon épaule, la colombe a rapidement effectué un petit tour sur elle-même en étirant sa tête en tous sens : un genre de danse qui, au sein de l'espèce, doit coïncider avec la parade nuptiale. J'ai frappé une fois dans mes mains. Elle a automatiquement repris son manège avec entrain, comme aiguillonnée par des centaines d'encouragements invisibles. J'ai frappé encore, puis encore et encore ; invariablement, elle a accompli plusieurs rotations avec un bruit d'engrenage.

Sans doute ne m'était-elle pas spécialement attachée. Peut-être me prenait-elle pour son ancien maître magicien devenu transformiste ? Qu'elle ait été dressée à tous ces mouvements de cirque me rendait pourtant heureux.

— Qui est là ? Il y a quelqu'un ?

C'était la voix de maman. J'ai fait deux pas en arrière pour me dissimuler dans l'ombre de l'avant-toit. Elle s'est penchée à la fenêtre, a rapidement inspecté la cour. De ma position, je pouvais distinguer le rectangle de clarté et une partie de l'intérieur de la chambre de mes parents. Maman s'apprêtait à se coucher ; papa devait déjà dormir.

La tête plantée dans le creux de ses épaules, les paupières lourdes descendant à intervalles réguliers sur ses yeux à fleur de crâne, ma colombe avait retrouvé son calme. Son plumage blanc réverbérait la lumière de la lune avec une netteté irréaliste.

Maman s'est placée devant son miroir ; les bras levés, elle a lentement défait ses cheveux qu'elle a déployés en les soulevant avec de larges mouvements pour leur donner une vie propre. Penchée sur le côté, elle les a brossés avec soin. Elle est ensuite restée un bon moment immobile, encadrée par la fenêtre

exactement sous la lampe qui nimbait de jaune et d'orange sa nuque, ses épaules nues et ses aisselles sombres comme pour mieux faire connaissance avec son aspect nocturne si différent de celui que les tâches quotidiennes lui imposaient. Cela faisait des années que je ne l'avais plus vue un tant soit peu déshabillée. Même lorsque j'étais malade et qu'elle devait venir m'administrer un médicament au milieu de la nuit, elle enfilait une des robes dans lesquelles j'avais l'habitude de la voir de jour.

Maman a disparu. La lumière est restée allumée encore longtemps. J'ai ravalé ma salive ; de plus en plus envahie par le sommeil, ma colombe rétrécissait à vue d'œil.

Je n'ai pu détacher mon regard de la fenêtre noire, vide, comme orpheline sur la façade de la maison, imaginant avec une incompréhensible jalousie maman enroulée dans les draps à côté du corps puissant et calorique de papa.